Céline Trautmann-Waller, *Aux origines d'une science allemande de la culture. Linguistique et psychologie des peuples chez Heymann Steinthal*

Paris, CNRS Éd., 2006, 338 p., bibl., index (« De l'Allemagne »).

Britta Rupp-Eisenreich

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/12972>

DOI : 10.4000/lhomme.12972

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2007

Pagination : 235-238

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Britta Rupp-Eisenreich, « Céline Trautmann-Waller, *Aux origines d'une science allemande de la culture. Linguistique et psychologie des peuples chez Heymann Steinthal* », *L'Homme* [En ligne], 184 | 2007, mis en ligne le 21 novembre 2007, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/12972> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.12972>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Céline Trautmann-Waller, *Aux origines d'une science allemande de la culture. Linguistique et psychologie des peuples chez Heymann Steinthal*

Paris, CNRS Éd., 2006, 338 p., bibl., index (« De l'Allemagne »).

Britta Rupp-Eisenreich

- 1 ÉVOQUER aujourd'hui la psychologie des peuples (*Völkerpsychologie*) n'est pas chose courante ; à la rigueur, cette « science » fait penser à sa présentation, entre 1910 et 1921, par le professeur de psychologie à Leipzig, Wilhelm Wundt, qui voulut y formuler les « lois de développement de la langue, du mythe et des mœurs ». Il s'agit d'un ensemble de dix gros volumes fondé sur tous les matériaux ethnographiques alors disponibles mais de valeur inégale. Par cette œuvre monumentale, il cherchait à donner une dimension collective à sa psychologie expérimentale, forcément individuelle, qu'il avait été le premier à faire fonctionner au sein d'une université. Ernst Cassirer, dans sa *Philosophie des formes symboliques* (1923) et dans sa *Logique des sciences de la culture* (1942) y fait encore référence, ainsi qu'à son prédécesseur en la matière – Heymann Steinthal – enveloppant les deux dans une trajectoire qui les relie à Wilhelm von Humboldt. Cassirer les mentionne à propos de l'autonomie des concepts culturels (y compris de la langue) par rapport à la psychologie, sans souligner toutefois l'originalité de Steinthal.
- 2 Plus récemment, l'historiographie de la linguistique a connu, quant à elle, un retour à la tradition humboldtienne, longtemps négligée. Ce faisant, elle ne pouvait pas ne pas faire resurgir également l'œuvre de son principal et inlassable interprète et continuateur Heymann Steinthal (1823-1899). Mais en quoi le versant anthropologique de cette tradition – car tous les commentateurs sont d'accord : en étudiant les langues, Wilhelm von Humboldt a voulu aboutir à une anthropologie comparée – est-il relié à la « psychologie des peuples » ? C'est le mérite de la germaniste Céline Trautmann-Waller de suivre pas à pas Steinthal, d'examiner sous toutes ses facettes sa vie, ses milieux

d'appartenance intellectuelle et sociale et, surtout, ses écrits et ses combats, afin d'apporter des éclaircissements précis et détaillés quant à la place qu'il occupe dans la genèse des sciences humaines.

- 3 Sa tâche était difficile : parmi les innombrables imbrications d'une situation complexe que l'auteur appelle elle-même une « nébuleuse », il fallait dissocier les parties linguistiques de la *Völkerpsychologie* à proprement parler et celles-ci, des autres centres d'intérêt de Steinthal – la sinologie, les langues africaines au début de sa carrière, les mythologies et les religions, la science du judaïsme et l'éthique au cours des vingt dernières années de sa vie, et toujours, de manière récurrente, la linguistique : défense et critique de l'héritage humboldtien, débats autour des courants parallèles ou concurrentiels.
- 4 Dans l'ordre, elle décrit le parcours du jeune étudiant en théologie rabbinique, arrivé à l'université de Berlin en 1843, vite converti à la philologie, qui obtient son habilitation cinq ans plus tard avec un travail opposant Humboldt à Hegel ; après un long séjour à Paris, il retourne à l'université de Berlin où cependant il n'accède jamais à une chaire. Elle présente le « milieu discursif » de la capitale de la Prusse, puis de l'Allemagne, entre 1840 et 1900, avec son université à la fois porteuse de l'héritage néo-humaniste et modèle de l'essor scientifique, avec ses réseaux intellectuels et sociaux, ses cercles et salons mondains, ses maisons d'édition, ses sociétés savantes et sa communauté juive. Ce sera aussi le Berlin des crises du siècle finissant et de l'antisémitisme. Dans ce contexte et à l'intersection de tous les courants marquants de la philosophie, de la philologie, de la psychologie, Heymann Steinthal, avec son ami Moritz Lazarus (1824-1903), fonde une revue, la *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*. Avec ses 20 volumes, de près de 500 pages chacun, la *Revue de psychologie des peuples et de science du langage* paraîtra de 1860 à 1890. Quantitativement, la part qu'y a pris Lazarus est assez faible : c'est Steinthal qui en a assuré une grande partie des contributions ainsi que le travail rédactionnel. La composante psychologique du projet est due à Lazarus qui en 1851 avait lancé le terme de *Völkerpsychologie* comme un développement de la psychologie du post-kantien Johann Friedrich Herbart – une école de psychologie dynamique et antispéculative qui favorisait la recherche empirique et mit en valeur le langage et le lien social. Steinthal fondait ses réflexions linguistiques sur cette psychologie et utilisait différents concepts herbartiens tels que « seuil de conscience » ou « aperception » : l'un pour voir à l'œuvre des matrices inconscientes, manifestations de la mémoire collective, lors de la résurgence périodique de légendes ; l'autre pour montrer comment fonctionne l'accumulation de représentations qui forment un « esprit du peuple » (*Volksgeist*), autrement dit une culture. La nécessité de créer une science nouvelle sera formulée par Steinthal dès 1855, dans un ouvrage où, traitant de la diversité des langues, il estime que seule une psychologie des peuples saurait tenir compte de l'homme comme sujet parlant, donc appartenant à une communauté.
- 5 L'analyse approfondie de cette revue (pp. 157-224) se trouve au cœur de l'ouvrage de Céline Trautmann-Waller et répond de plus près à la question de savoir ce que fut, ou aurait pu être, cette « ethnologie psychologique » mise en mouvement. D'emblée, elle se voulut être la synthèse de différentes sciences humaines – et en effet, l'éventail est large, comprenant la linguistique, l'anthropologie, la géographie, la *Volkskunde*, la *Völkerkunde*, l'orientalisme, la philosophie, l'histoire des sciences, la statistique, l'histoire, la philosophie et la psychologie de l'art, l'histoire du droit, l'histoire économique. Parmi les contributions d'autres auteurs et les recensions, on en trouve un

bon nombre consacrées aux langues, aux contes, aux mythologies, aux coutumes des populations africaines, océaniques, américaines ou encore malaisiennes. Dans ces approches, Steinthal et Lazarus tendent à sortir de la coupure habituelle « peuples civilisés »/« peuples naturels » (*Kulturvölker/Naturvölker*). Leur définition de peuple (*Volk*) et du concept d'esprit de peuple (*Volksgeist*), n'a rien à voir avec un quelconque essentialisme nationaliste ni avec une vision biologiste de la culture, mais plutôt avec leur propre condition de juifs allemands. Steinthal attache une importance particulière à l'étude des épopées, où, suivant l'auteur, sont amorcées « les études sur les origines de l'art, ses liens avec le rythme, avec le religieux, que la sociologie naissante va systématiser ». Céline Trautmann-Waller montre comment Steinthal, grâce à son étude d'Homère, de *La Chanson de Roland*, des *Nibelungen* et de la *Kalewala* finnoise, et après avoir éliminé toute idée « mystique » d'une « âme du peuple » (*Volksseele*), aboutit à la notion de l'esprit collectif (*Gesamtgeist*) dont la dynamique anime la création de la poésie populaire. Et elle conclut : « Essayant de reconstruire ainsi l'ère mythique d'une poésie naturelle, collective et anonyme, dominée par le rythme comme fonction originelle de l'humain, il est entraîné du côté d'une réflexion sur les processus d'échange, de répétition, d'imitation, de convention, d'apprentissage, de transmission comme composantes du lien social, envisagé ici sous sa forme poétique. Cette réflexion préfigure certaines modélisations en psychologie sociale et en sociologie, qui tentent d'intégrer les dimensions interpersonnelles dans le social, que ce soit avec l'interaction chez Simmel, l'imitation chez Tarde ou le don et le contre-don chez Mauss » (pp. 181-182).

- 6 Le versant ethnologique de la revue en fit aussi un lieu d'accueil pour les querelles au sein de la *Volkskunde* allemande héritière de Grimm, pour le débat au sujet du folklore britannique défendu par Andrew Lang auquel Steinthal oppose l'école de mythologie comparée allemande, ainsi que pour le développement parallèle de la tendance ethnophilologique française d'Henri Gaidoz et d'Eugène Rolland et de leur revue *Mélusine*. Aux yeux de Steinthal, la *Völkerpsychologie*, la plus rigoureuse entre toutes, est « fille » de la philologie. Celle-ci lui a fourni une théorie historique de la compréhension avec sa double approche de la critique et de l'herméneutique, enseignée des années durant par August Boeckh. Steinthal en a retenu surtout le cercle herméneutique, la « connaissance du connu » (*Erkenntnis des Erkannten*), la formule de base qu'il a appliquée aussi à l'activité langagière définissant l'humain. Nombreuses sont les contributions relatives aux mythologies et aux religions, à partir de la définition d'une « pensée mythique », comportant une première formulation de la pensée participative telle que Lucien Lévy-Bruhl la développera. Steinthal revient à plusieurs reprises sur l'émergence du monothéisme chez les Grecs d'une part, chez les peuples sémitiques d'autre part. Contre Renan qui l'avait supposé originel et instinctif, il postulait l'existence d'un polythéisme et défendait la thèse d'une véritable rupture, l'avènement de Moïse signifiant la transition de la mythologie à la religion.
- 7 Les préoccupations de Steinthal, à partir des années 1880, semblent s'écarter de la *Völkerpsychologie* : c'est son engagement dans la tristement célèbre « querelle de l'antisémitisme », enclenchée par l'historien Heinrich von Treitschke, puis la conception d'une *Éthique générale* délibérément séculière qui se trouve au début d'un mouvement étendu où l'on voit figurer Wundt, Paulsen, Dilthey, Simmel, Tönnies, Cohen, ainsi que les différentes « Sociétés de culture éthique » qui se réfèrent à Hume, Mill, Feuerbach et sympathisent avec le socialisme réformiste. Mais de fait, la *Völkerpsychologie* est toujours là, un horizon quelque peu voilé par la multitude des voix

qui veulent se faire entendre. Céline Trautmann-Waller en a mis en scène un nombre considérable. Souvent, elle a attiré l'attention sur les analogies avec diverses autres sciences humaines émergentes, mais dans son ensemble, le programme initial semble subir de plus en plus les forces centrifuges qui sont à l'œuvre dans l'histoire intellectuelle de l'Allemagne du XIX^e siècle, de sorte que la question posée reste ouverte. Pourquoi la fusion avec le domaine le plus proche n'a-t-elle pas eu lieu ? À savoir avec l'ethnologie en tant que « science de la culture », un domaine auquel Steinthal a lui-même été associé institutionnellement par l'intermédiaire de la Société berlinoise d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire et le Musée ethnologique de Bastian¹.

- 8 Une autre réponse se profile dans le dernier chapitre (pp. 263-296) consacré au problème des filiations plus directes de la *Völkerpsychologie* mais souvent éphémères. En France, ce sont les psychologues, les philosophes et, surtout, les futurs sociologues qui réagissent à la revue : Eugène de Roberty, Alfred Fouillée, Célestin Bouglé, Émile Durkheim, puis l'historien Henri Berr, lui aussi à la recherche d'une synthèse interdisciplinaire. En Russie, une ligne directe mène des travaux du folkloriste Potebnja à la *Morphologie du conte* de Propp alors que Veselovskij a développé une théorie des archétypes littéraires. En Allemagne même, mises à part les reprises par Wundt puis par Richard Thurnwald, elle connut des dérives sous le Troisième Reich qui font que des malentendus entourent encore aujourd'hui le programme et la terminologie des fondateurs. Mais une continuité véritable est affirmée pour Franz Boas et son école dont on sait que quelques-uns de ses membres étaient d'origines allemande ou judéo-allemande, comme Franz Boas lui-même. Sera-t-il alors exagéré de songer tout simplement, dans le flux considérable des migrations de la fin du siècle, à un transfert intercontinental de la tradition humboldtienne incarnée par Boas ? Par ce biais qui met l'accent sur le rapport entre linguistique et ethnologie, tout en recherchant les fondements psychologiques, inconscients, du langage, l'héritage steinthalien est présent dans l'anthropologie culturelle américaine, nommément et implicitement².
- 9 S'il y a un reproche à faire à ce livre dense, c'est qu'il ne parvient pas à expliquer vraiment la marginalité de l'homme et du projet dont la valeur est évidente ; peut-être aurait-il fallu dresser un tableau plus complet des tendances dominantes en sciences naturelles acquises au darwinisme mais distinctes des idéologies comme le social-darwinisme qui envahissait le champ social, sans que l'on puisse les subsumer sous le terme générique de l'évolutionnisme ; mettre en perspective les débats souvent virulents autour de l'historisme ; désigner les lieux de pouvoir – à l'université, dans la cité – qui empêchaient que la *Völkerpsychologie* trouve un cadre institutionnel autre que la revue. Toujours est-il que Steinthal lui-même n'aurait peut-être pas salué une telle consolidation, tout à l'opposée du « lieu de passage » et du temps de « transition » que la revue a été effectivement, comme l'a si bien souligné Céline Waller-Trautmann.
- 10 Quant à la question de savoir si, comme l'affirme Céline Trautmann-Waller, la « psychologie des peuples » préfigure l'anthropologie culturelle « comme un moment allemand de la fondation des sciences humaines modernes et d'un concept moderne de "culture", tout à fait décisif » (p. 302), on préfère la laisser ouverte.

NOTES

1. Nous avons eu l'occasion d'attirer l'attention sur cette problématique déjà en 1990, dans notre étude « La leçon des mots et des choses : philologie, linguistique, et ethnologie (de August Boeckh à Heymann Steinthal) », in Michel Espagne & Michael Werner, eds, *Philologiques, 1 : Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIX^e siècle*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1990 : 365-391.
 2. Sur cet aspect des choses on lira avec profit l'analyse de Matti Bunzl, « Franz Boas and the Humboldtian Tradition : From *Volksgeist* and *Nationalcharakter* to an Anthropological Concept of Culture », in George W. Stocking Jr., ed., *Volksgeist as Method and Ethic : Essays on Boasian Ethnography and the German Anthropological Tradition*, Madison, University of Wisconsin Press, 1996 : 3-78.
-

AUTEUR

BRITTA RUPP-EISENREICH

EHESS, Paris.

britta.rupp-eisenreich@orange.fr